

## > FRANÇAIS

### Questionnements complémentaires

#### La ville, lieu de tous les possibles ?

## Groupement de textes : Errances poétiques

La ville, à partir du XXe siècle, et particulièrement du symbolisme, devient un des espaces privilégiés de l'errance du poète. Cette déambulation fait état des sentiments du poète, qui se mêlent à l'évocation des lieux jusqu'à les contaminer, voire les métamorphoser. Épanchement mélancolique ou mortifère, douleur due à la perte de la femme aimée, nostalgie d'un passé amoureux, mais aussi pouvoir de séduction de la ville qui, par la magie de ses lieux, ouvre de nouveaux horizons, rencontre fortuite, complicité nouvelle et régénérescence du souffle poétique.

Ce corpus de textes, outre sa cohérence thématique, permet une étude de l'écriture lyrique dans ses formes les plus traditionnelles, isométriques, à celles plus modernes d'une écriture poétique en prose. L'évocation des lieux urbains, le choix des motifs décrits permettent aussi d'étudier tout un processus de métamorphose qui est à l'œuvre dans l'écriture poétique.

### Texte n°1

*À une passante*

La rue assourdissante autour de moi hurlait.  
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,  
Une femme passa, d'une main fastueuse  
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.  
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,  
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,  
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit! - Fugitive beauté  
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,  
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité?

Ailleurs, bien loin d'ici! trop tard! jamais peut-être!  
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,  
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais!

Baudelaire, Tableaux parisiens, *Les Fleurs du Mal*, 1857.

## Texte n°2

### *Vieux quais*

Il est une heure exquise à l'approche des soirs,  
Quand le ciel est empli de processions roses  
Qui s'en vont effeuillant des âmes et des roses  
Et balançant dans l'air des parfums d'encensoirs.

Alors tout s'avivant sous les lueurs décrues  
Du couchant dont s'éteint peu à peu la rougeur,  
Un charme se révèle aux yeux las du songeur :  
Le charme des vieux murs au fond des vieilles rues.

Façades en relief, vitraux coloriés,  
Bandes d'Amours captifs dans le deuil des cartouches,  
Femmes dont la poussière a défleuri les bouches,  
Fleurs de pierre égayant les murs historiés.

Le gothique noirci des pignons se décalque  
En escaliers de crêpe au fil dormant de l'eau,  
Et la lune se lève au milieu d'un halo  
Comme une lampe d'or sur un grand catafalque.

Oh ! les vieux quais dormants dans le soir solennel,  
Sentant passer soudain sur leurs faces de pierre  
Les baisers et l'adieu glacé de la rivière  
Qui s'en va tout là-bas sous les ponts en tunnel.

Oh ! les canaux bleuis à l'heure où l'on allume  
Les lanternes, canaux regardés des amants  
Qui devant l'eau qui passe échangent des serments  
En entendant gémir des cloches dans la brume.

Tout agonise et tout se tait : on n'entend plus  
Qu'un très mélancolique air de flûte qui pleure,  
Seul, dans quelque invisible et noirâtre demeure  
Où le joueur s'accoude aux châssis vermoulus !

Et l'on devine au loin le musicien sombre,  
Pauvre, morne, qui joue au bord croulant des toits ;  
La tristesse du soir a passé dans ses doigts,  
Et dans sa flûte à trous il fait chanter de l'ombre.

Georges Rodenbach, *La Jeunesse blanche*, 1886.

## Texte n°3

La Chanson du Mal-aimé  
à Paul Léautaud

*Et je chantais cette romance  
En 1903 sans savoir  
Que mon amour à la semblance  
D'un beau phénix s'il meurt un soir  
Le matin voit sa renaissance.*

Un soir de demi-brume à Londres  
Un voyou qui ressemblait à  
Mon amour vint à ma rencontre  
Et le regard qu'il me jeta  
Me fit baisser les yeux de honte

Je suivis ce mauvais garçon  
Qui sifflotait main dans les poches  
Nous semblions entre les maisons  
Onde ouverte de la mer Rouge  
Lui les Hébreux moi Pharaon

Que tombent ces vagues de briques  
Si tu ne fus pas bien aimée  
Je suis le souverain d'Égypte  
Sa sœur-épouse son armée  
Si tu n'es pas l'amour unique

Au tournant d'une rue brûlant  
De tous les feux de ses façades  
Plaies du brouillard sanguinolent  
Où se lamentaient les façades  
Une femme lui ressemblant

C'était son regard d'inhumaine  
La cicatrice à son cou nu  
Sortit saoule d'une taverne  
Au moment où je reconnus  
La fausseté de l'amour même

.....

Juin ton soleil ardente lyre  
Brûle mes doigts endoloris  
Triste et mélodieux délire  
J'erre à travers mon beau Paris  
Sans avoir le cœur d'y mourir

Les dimanches s'y éternisent  
Et les orgues de Barbarie  
Y sanglotent dans les cours grises  
Les fleurs aux balcons de paris  
Penchent comme la tour de Pise

Retrouvez Éduscol sur



Soirs de Paris ivres du gin  
 Flambant de l'électricité  
 Les tramways feux verts sur l'échine  
 Musiquent au long des portées  
 De rails leur folie de machines

Les cafés gonflés de fumée  
 Crient tout l'amour de leurs tziganes  
 De tous leurs siphons enrhumés  
 De leurs garçons vêtus d'un pagne  
 Vers toi toi que j'ai tant aimé

Moi qui sais des lais pour les reines  
 Les plaintes de mes années  
 Des hymnes d'esclaves aux murènes  
 La romance du mal-aimé  
 Et des chansons pour les sirènes  
 Guillaume Apollinaire, *Alcools*, 1913.

## Texte n°4

La nuit d'exil  
 Qu'importe à l'exilé que les couleurs soient fausses  
 On jurerait dit-il que c'est Paris si on  
 Ne refusait de croire aux apparitions  
 J'entends le violon préluder dans la fosse

C'est l'Opéra dit-il ce feu follet changeant  
 J'aurais voulu fixer dans mes yeux mal ouverts  
 Ces balcons embrasés ces bronzes ce toit vert  
 Cette émeraude éteinte et ce renard d'argent

Je reconnais dit-il ces danseuses de pierre  
 Celle qui les conduit brandit un tambourin  
 Mais qui met à leur front ces reflets sous-marins  
 Le dormeur-éveillé se frotte les paupières

Des méduses dit-il des lunes des halos  
 Sous mes doigts fins sans fin déroulent leurs pâleurs  
 Dans l'Opéra paré d'opales et de pleurs  
 L'orchestre au grand complet contrefait mes sanglots

J'aurais voulu fixer dans ma folle mémoire  
 Cette rose dit-il cette mauve inconnue  
 Ce domino fantôme au bout de l'avenue  
 Qui changeait pour nous seuls de robe tous les soirs

Ces nuits t'en souvient-il Me souvenir me nuit  
 Avaient autant d'éclairs que l'œil noir des colombes  
 Rien ne nous reste plus de ces bijoux de l'ombre  
 Nous savons maintenant ce que c'est que la nuit

Ceux qui s'aiment d'amour n'ont qu'elle pour adresse  
 Et tes lèvres tenaient tous les soirs le pari

D'un ciel de cyclamen au-dessus de Paris  
Ô nuits à peine nuits couleur de la tendresse

Le firmament pontait des diamants pour toi  
Je t'ai joué mon cœur sur les chances égales  
Soleil tournant des boulevards feux de Bengale  
Que d'étoiles à terre et par-dessus les toits

Quand j'y songe aujourd'hui les étoiles trichèrent  
Le vent charriait trop de rêves dérivés  
Et les pas des rêveurs sonnaient sur les pavés  
Des amants s'enlaçaient sous les portes cochèrent

Nous peuplions à deux l'infini de nos bras  
Ta blancheur enflammait la pénombre éternelle  
Et je ne voyais pas au fond de tes prunelles  
Les yeux d'or des trottoirs qui ne s'éteignaient pas

Passe-t-il toujours des charrettes de légumes  
Alors les percherons s'en allaient lentement  
Avec dans les choux-fleurs des hommes bleus dormant  
Les chevaux de Marly se cabraient dans la brume

Les laitiers y font-ils une aube de fer-blanc  
Et pointe Saint-Eustache aux crochets des boutiques  
Les bouchers pendent-ils des bêtes fantastiques  
Épinglant la cocarde à leurs ventres sanglants

A-t-il a tout jamais décidé de se taire  
Quand la douceur d'aimer un soir à disparu  
Le phono mécanique au coin de notre rue  
Qui pour dix sous français chantait un petit air

Reverrons-nous jamais le paradis lointain  
Les Halles l'Opéra la Concorde et le Louvre  
Ces nuits t'en souvient-il quand la nuit nous recouvre  
La nuit qui vient du cœur et n'a pas de matin

Paul Aragon, *Les yeux d'Elsa*, 1942.

## Texte n°5

Tant bien que mal j'atteins la place de la Concorde. L'espace devient tout à coup maritime. Même par vent presque nul, un souffle d'appareillage s'y fait sentir. Et, contre les colonnes, sous les balustrades où veillent les lions, montent en se balançant des vaisseaux à château du lorrain, dont tous les bois de coques et de mâts, et les cordes, et les toiles sifflent et craquent, déchirant l'étendard fumeux qui sans cesse se redéploie au-dessus de la ville. Je vais donc comme le long d'une plage, par des guérets. Et sans doute c'est l'indécision du soir qui m'ouvre cette étendue, toujours pourtant mêlée aux pierres et au fracas de Paris. Car, en plein jour, surtout dans les mois mal apprivoisés (février, mars, novembre), quand l'air pâlit comme aux lisières des landes et des marais, les rues creusent dans une lueur d'estuaire de sable : à chaque pas va surgir ce miroitement de perle entre les dunes, et le cœur bat, et d'entières forêts qui transhument stationnent aux carrefours, puis s'éclipsent d'un bond comme la licorne. Sur tous les monuments une sauvagerie élémentaire mais élémentaire a

subsisté. Réfugiée au ciel qui reste le plus sensible de cette terre, elle émeut jusqu'au marbre ignorant des heures et des saisons. Un angle ébloui sorte alors en étrave au milieu de ce flot de métamorphoses, hissant avec lui des palais dans la splendeur du premier jour. Des attelages de bronze vert s'envolent ; on sent, perdus entre deux houles antédiluviennes des fougères, les siècles en proie à leur fragilité, et l'espérance humaine écarquillée devant sa solitude.

Jacques Réda, *Les Ruines de Paris*, Poésie/Gallimard, 1977. (P.10-11)

## Annexe

Hugues recommençait chaque soir le même itinéraire, suivant la ligne des quais, d'une marche indécise, un peu voûté déjà, quoiqu'il eût seulement quarante ans. Mais le veuvage avait été pour lui un automne précoce ; Les tempes étaient dégarnies, les cheveux pleins de cendre grise. Ses yeux fanés regardaient loin, très loin, au-delà de la vie.

Et comme Bruges était triste en ces fins d'après-midi ! Il l'aimait aussi ! C'est pour sa tristesse même qu'il l'avait choisie et y était venu vivre après le grand désastre. Jadis, dans les temps de bonheur, quand il voyageait avec sa femme, vivant à sa fantaisie, d'une existence un peu cosmopolite, à Paris, en pays étranger, au bord de la mer, il y était venu avec elle, en passant, sans que la grande mélancolie d'ici pût influencer leur joie ; Mais plus tard, resté seul, il s'était ressouvenu de Bruges et avait eu l'intuition instantanée qu'il fallait s'y fixer désormais. Une équation mystérieuse s'y établissait. A l'épouse morte devait correspondre une ville morte. Son grand deuil exigeait un tel décor. La vie ne lui serait supportable qu'ici. Il y était venu d'instinct. Que le monde ailleurs s'agite, bruisse, allume ses fêtes, tresse ses mille rumeurs. Il avait besoin de silence infini et d'une existence si monotone qu'elle ne lui donnerait presque plus la sensation de vivre.

(...) dans l'atmosphère muette des eaux et des rues inanimées, Hugues avait moins senti la souffrance de son cœur, il avait pensé plus doucement à la morte. Il l'avait mieux revue, mieux entendue, retrouvant au fil des canaux son visage d'Ophélie en allée, écoutant sa voix dans la chanson grêle et lointaine des carillons.

La ville, elle aussi, aimée et belle jadis, incarnait de la sorte ses regrets. Bruges était sa morte. Et sa morte était Bruges. Tout s'unifiait en une destinée pareille. C'était Bruges-la-Morte, elle-même mise au tombeau de ses quais de pierre, avec les artères froidies de ses canaux, quand avait cessé d'y battre la grande pulsation de la mer.

Ce soir-là, plus que jamais, tandis qu'il cheminait au hasard, le noir souvenir le hanta, émergea de dessous les ponts où pleurent les visages de sources invisibles. Une impression mortuaire émanait des logis clos, des vitres comme des yeux brouillés d'agonie, des pignons décalquant dans l'eau des escaliers de crêpe. Il longea le Quai Vert, le Quai du Miroir, s'éloigna vers le Pont du Moulin, les banlieues tristes bordées de peupliers. Et partout, sur sa tête, l'égouttement froid, les petites notes salées des cloches de paroisse, projetées comme d'un goupillon pour quelque absoute.

Georges Rodenbach, *Bruges-la-Morte*, 1892.